

Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Band: 26 (1994)

Artikel: Note sur la nostalgie dans la littérature romanche

Autor: Pot, Olivier / Solér, Clau

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-262858>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOTE SUR LA NOSTALGIE DANS LA LITTÉRATURE ROMANCHE

La mélancolie n'est pas seulement un *topos* littéraire: la fiction rejoint parfois chez elle la réalité qui lui fait revêtir des formes plus concrètes allant jusqu'à modeler le destin historique de certains peuples ou populations. Ainsi en va-t-il du concept de «nostalgie» ou du «mal du pays» qui semble avoir constitué dans les régions montagnardes de la Suisse un véritable phénomène collectif et social voire épidémiologique (le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, éd. M. W. Duckett, Paris, Firmin Didot, 1870 parle à ce propos de «nostalgie épidémique»). La première occurrence de *Heimweh* apparaît en effet en langue allemande avec un recueil suisse de satires de 1651 dirigées contre les Prédicateurs capables d'aller mendier loin de leur lieu de naissance sans éprouver le moins du monde le «mal du pays» qui étreint les soldats ou les marchands exilés à l'étranger:

Andere die auch ussert dem Vatterland sind, als da sind Soldaten und Handtwerccksgesellen [...] kömm etwann das Heimwee so starck an, dass si daran sterbind, da sonsten mann noch von keinem Predicantem ghört, dass ihm dz Heimweh sölcher Gestalt ankommen, dass er dran gestorben seige¹.

Le terme réapparaîtra en 1663 dans l'*Ausführliche Arbeit von der Teutschen Haubstsprache* de Justus Georg Schottel: «Heimmaht/ Heimwehe/ davon jeder starb». Mais c'est le médecin Alsacien J. J. Hofer qui, inventant pour l'occasion la chose et le nom latin de *nostalgia*, décrira pour la première fois en 1688 les symptômes de cette maladie mortelle qui affecte surtout les populations suisses. Ouvrant sa dissertation de

¹ Les informations qui suivent sont tirées de Antonio Prete *et alii*, *Nostalgia: storia di un sentimento*, Milano, R. Cortina, 1992, et de Christian Schmidt-Cadalbert, «Heimweh oder Heimmacht: zur Geschichte einer einst tödlichen Schweizer Krankheit», in *Schweizerisches Archiv für Volkskunde*, 89, 1993, Heft 1, pp. 69-85.

Bâle intitulée *De nostalgia, hoc est de tristitia et tabe ex cupiditate redeundi in patriam*, sur l'analyse de cette affection appelée *Heimweh* dans le vernaculaire («*Helvetii vernacula lingua Heimweh*») et en français *mal du pays*, Hofer en attribue les causes à des facteurs psychologiques : la rupture des habitudes alimentaires (par exemple la privation «*der schönen Milch*») ou le regret de la liberté patriotique peuvent sans autre avertissement attaquer les nerfs, diminuer l'appétit et finalement engendrer la léthargie ou la *febris ardens*, autant de symptômes graves qui exigent le retour immédiat du malade dans son lieu d'origine.

De la pression à la dépression

Reprenant dès 1684 le concept et la description nosographiques de Hofer, un médecin et professeur à l'Académie de Bâle, Theodor Zwinger, tentera d'imposer un autre néologisme : *pothopatridalgia* («douleur due au désir de la patrie») qui, pas plus que le terme de *nostomanie* proposé par Lavoisier en 1793 ou de *philopatridomania*, ne parviendra à concurrencer réellement l'appellation primitive de *nostalgie*. Désireux de sauver l'honneur de sa patrie en sauvegardant les soldats suisses d'une maladie nuisible à leur réputation de bravoure, le médecin zurichois Johann Jakob Scheuchzer parviendra quant à lui à substituer une explication physiologique à l'étiologie psychologique fournie par Hofer : son ouvrage *Von dem Heimwehe* de 1705 attribue ainsi la «dépression» nostalgique rien moins qu'à la «pression» de l'air qui se trouve être moins oppressante dans un pays montagneux comme la Suisse :

Wir Schweitzer bewohnen den obersten Gipfel von Europa, athmen desswegen in uns eine reine, dünne, subtile Luft, welche wir auch selbst durch unsere Land-Speisen, und Geträncke, so eben dieselbige Luft enthalten, in uns essen, und trincken; gewöhnen unsere Leiber also, dass sie nicht starck gedrückt werden, und bey gleich starcker Gegendrückung der innern, in unsern Aederlein sich aufhaltenden Luft, der Creisslauff des Geblüts, und Einfluss der Geistern ohne Hinderung, zu der Menschen Gesundheit ihren ordentlichen Fortgang haben. Kommen wir in andere, fremde, niedrige Länder, so stehet über uns eine höhere Luft [...].

So verwundere sich niemand, wenn eine Hoelländische oder Frantzösische Luft unsere Hautzäserlein, äusserste Blut- und Spann-

Aederlein so zusammen drücket, dass der Lauff des Geblüts und der Geister gehemmt, jenes gegen das Herz, diese aber gegen das Hirn zurück gehalten oder getrieben werden, also der Creisslauff aller Säften nicht zwar völlig still zu stehen, wol aber gemächer zu gehen veranlasset wird.

Wer ein solches leidet, und nicht genugsame Kräfte hat, solcher Gewalt zu widerstehen, der spüret eine Bangigkeit des Hertzens, gehet traurig einher, zeigt in seinen Worten und Wercken ein grosses Verlangen nach dem Vaterland an; schläffet wenig und unruhig, seufzet oft bey sich selbst, nimmt ab an Kräften; verrichtet seine Sachen ohne Lust und Ordnung, muss sich endlich an einem hitzigen, oder kalten Fieber legen, und stirbet mehrmalen dahin, wenn man ihm nicht Hoffnung macht, nacher Hauss zu kommen, oder auch würcklich auf die Heimreise befördert².

Cette thèse de la «(dé)pression» atmosphérique avait sans doute été suggérée à Scheuchzer par l'*Anatomy of Melancholy* que Robert Burton avait publiée en 1621: le *scholar* anglais développait en effet l'hypothèse que la densité de l'air propre à certaines contrées était de nature à épaissir le sang et les humeurs et par voie de conséquence à engendrer la mélancolie. Elle pouvait se prévaloir aussi du *topos* traditionnel qui situait le paradis terrestre dans un lieu élevé et aéré, «placé plus haut que toutes les autres régions de la terre, tempéré et entouré par l'air le plus pur et le plus limpide», comme l'avait déjà affirmé Jean Damascène au VIII^e siècle. Ce principe qui lie la pureté à l'altitude ne servira d'ailleurs pas qu'à construire le mythe romantique d'une Suisse paradisiaque: n'est-ce pas le même phénomène qui poussera Renan à localiser la patrie primitive des Indo-Européens sur les sommets éthérés de l'Himalaya? Au reste, en évoquant une influence barométrique plutôt que la force plus problématique de l'imagination, Scheuchzer cherchait surtout à se donner des moyens thérapeutiques efficaces pour pallier les épidémies de suicide ou prévenir les désertions susceptibles d'entacher l'honneur militaire des soldats suisses servant à l'étranger: aussi les mercenaires expatriés seront-ils invités à recréer artificiellement les conditions climatiques de leur lieu d'origine, soit en établissant leur quartier sur des hauteurs ou des proéminences de terrain (colline ou tour),

² Johann Jacob Scheuchzer, *Natur-Geschichte des Schweitzerlandes, Samt seinen Reisen über die Schweizerische Gebürge*, hrsg. von Joh. Georg Sulzer, Zürich, 1746, p. 88.

soit en utilisant des cabines de dépressurisation (des chambres surchauffées par exemple), soit même en absorbant des produits qui peuvent augmenter la tension artérielle comme les boissons fermentées, voire le salpêtre ou... la poudre des armes à feu :

Ist der Krancke an einem Ort, da in der Nähe ein hoher Berg oder Thurm sich findet, so beliebe man ihme dorthin sein Quartier zu verändern, damit er eine leichtere, nicht so schwer auf ihne drückende Luft in sich schlucken könne. Wenn dieses nicht zulänglich, oder ins Werck zu richten unmöglich, so bedencke man sich auf solche Arzeneyen, welche eine zusammen gepresste Luft in sich enthalten. Unter solchen möchte wol den vordersten Rang Salpeter, und was aus ihm gemacht wird, haben; [...] oder in Mangel deren nehme man das Schiess- oder Büchsen-Pulver. [...] Nebst dem Nitro kan auch der Most, oder neues noch nicht verjäsened Bier, und aller neue Wein eher, als der alte, dienen. Ueber diss kan man die äussere Gewalt der Luft schwächen, durch Aufhaltung des Patienten in warmen Gemächern, wol eingeheizten Stuben, und angezündete Feuer³.

Avant même que Rousseau n'envoie, dans *La Nouvelle Héloïse*, Saint-Preux se régénérer à l'air pur des montagnes du Valais ou que Stendhal ne déduise toute une physiologie du bonheur d'une prédilection pour les rêveries aériennes (Fabrice del Dongo comme Julien Sorel ne retrouvent leur vraie patrie que dans des lieux situés en altitude), Du Bos avait déjà repris la thèse de Scheuchzer dans ses *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture* en 1719 :

Comme nous changeons d'air en voyageant, à peu près comme nous en changerions, si l'air du pays, où nous vivons, s'alteroit, l'air d'une contrée nous ôte une partie de notre appetit ordinaire, et l'air d'une autre contrée l'augmente. L'air natal est un remède pour nous. Cette maladie qu'on appelle le *Hemvé* en quelques pays, et qui donne un violent desir de retourner chez lui, [...] est un instinct, qui nous avertit, que l'air, où nous nous trouvons, n'est pas aussi convenable à notre constitution, que celui pour lequel un secret instinct nous fait soupirer. Le *Hemvé* ne devient une peine de l'esprit que parce qu'il est réellement une peine du corps.

Variation nostalgique: la «cantilena Helvetica»

Avec Du Bos, le «mal du pays» quitte donc le domaine médical pour donner naissance à une véritable poésie de la

³ *Ibid.*, p. 89 sqq.

nostalgie. Parmi les causes du *Heimweh*, Hofer avait spécialement mis en évidence le rôle physiologique joué par une mélodie que chantaient les vachers des montagnes d'Appenzell: la «*Cantilena Helvetica, der Kùe-Reyen dicta*». En induisant par association d'idées ou d'impressions une forte nostalgie du pays absent, le légendaire «Ranz-des-vaches» pouvait ainsi engendrer un tel *delirium melancholicum* chez les soldats suisses engagés au service étranger que, toujours selon Hofer, une *severa lex* fut édictée pour en interdire l'usage parmi les troupes. Lorsqu'il voudra démontrer les effets prodigieux de la musique, Jean-Jacques Rousseau donnera encore en exemple, dans l'article «Musique» de son *Dictionnaire de Musique* de 1767, l'ascendant que cette mélodie était censée exercer sur ses propres compatriotes:

J'ai ajouté dans la même *planche, fig. 2*, le célèbre *rans-des-vaches*, cet air si chéri des Suisses, qu'il fut défendu, sous peine de mort, de le jouer dans leurs troupes, parce qu'il faisoit fondre en larmes, désertier ou mourir ceux qui l'entendoient, tant il excitoit en eux l'ardent désir de revoir leur pays. On chercheroit en vain dans cet air les accents énergiques capables de produire de si étonnants effets: ces effets, qui n'ont aucun lieu sur les étrangers, ne tiennent que de l'habitude, des souvenirs, de mille circonstances qui, retracées par cet air à ceux qui l'entendent, et leur rappelant leur pays, leurs anciens plaisirs, leur jeunesse, et toutes leurs façons de vivre, excitent en eux une douleur amère d'avoir perdu tout cela. La musique alors n'agit point précisément comme musique, mais comme signe mémoratif. Cet air, quoique toujours le même, ne produit plus aujourd'hui les mêmes effets qu'il produisoit ci-devant sur les Suisses, parce que, ayant perdu le goût de leur première simplicité, ils ne la regrettent plus quand on la leur rappelle: tant il est vrai que ce n'est pas dans leur action physique qu'il faut chercher les plus grands effets des sons sur le cœur humain.

Dans *Oberman (Fragment 3, le ranz des vaches)*, Senancour niera que «le grand effet des sons sur le cœur humain» tienne, dans le cas du «ranz-des-vaches», à leur fonction de «signe mémoratif» (reprenant Rousseau, Balzac dira encore que «la nostalgie est une maladie de la *mémoire physique*»). Par la magie imitative de ses mouvements lents et nostalgiques, la célèbre mélodie ne nous transporte-t-elle pas réellement sur les plus hauts sommets des Alpes? Loin de se réduire à une simple vertu mnémotechnique, ne génère-t-elle pas une véritable

puissance créatrice, se faisant proprement poésie descriptive et pittoresque (au sens propre de: «qui peint»)?

Le *ranz des vaches* ne rappelle pas seulement des souvenirs, *il peint*. Je sais que Rousseau a dit le contraire, mais je crois qu'il s'est trompé. Cet effet n'est point imaginaire; il est arrivé que deux personnes, parcourant séparément les planches des *Tableaux pittoresques de la Suisse*, ont dit toutes deux, à la vue du Grimsel: «Voilà où il faut entendre le ranz des vaches.» S'il est exprimé d'une manière plus juste que savante, si celui qui le joue le sent bien, les premiers sons nous placent dans les hautes vallées, près des rocs nus et d'un gris roussâtre, sous le ciel froid, sous le soleil ardent. On est sur la croupe des sommets arrondis et couverte de pâturages. On se pénètre de la lenteur des choses et de la grandeur des lieux; on y trouve la marche tranquille des vaches et le mouvement mesuré de leurs grosses cloches, près des nuages, dans l'étendue doucement inclinée depuis la crête des granits inébranlables jusqu'aux granits ruinés des ravins neigeux. Les vents frémissent d'une manière austère dans les mélèzes éloignés; on discerne le roulement du torrent caché dans les précipices qu'il s'est creusés durant de longs siècles. A ces bruits solitaires dans l'espace succèdent les accens hâtés et pesans des *Küheren*, expression nomade d'un plaisir sans gaieté, d'une joie des montagnes.

Désormais, la légende du *Ranz-des-vaches* ne cessera de séduire l'Europe culturelle et de nourrir l'attrait romantique pour la poésie des Alpes. Après Albrecht von Haller qui l'évoque en 1729 dans le poème «*Sehnsucht nach dem Vaterlande*» de son ouvrage *Die Alpen*, et Brentano et Arnim qui font une place à ce thème dans leur *Des Knaben Wunderhorn* (les vers intitulés *Der Schweizer* sont de 1805), la mélodie qui eut l'honneur d'être chantée devant Louis XV en 1751 sera rapidement intégrée comme motif pittoresque ou descriptif dans de nombreuses pièces symphoniques, opérettes ou opéras: ses effets évocateurs sont mis à contribution par exemple dans le *Hans Hüttenstock* de Franz Meyr von Schauensee (Berlin, 1769), le *Guillaume Tell* d'André Grétry (1791), *The Archers of Mountaineers of Switzerland* de William Dunlop (premier opéra composé aux Etats-Unis en 1796), les *Jahreszeiten* de Joseph Haydn (1801), la *Pastorale* de Beethoven (1806), la *Symphonie fantastique* de Berlioz (1830), le *Chalet* d'Adolphe Adam (d'après un livret d'Eugène Scribe, 1834), le *Manfred* de Schumann (1848) ou encore le *Tristan et Isolde* de Wagner (1865). Le palmarès est éloquent: par les ressources de sa sorcellerie

évocatoire et incantatoire, la nostalgie a sans doute ouvert la voie royale de la musique à programme au XIX^e siècle.

La poésie des Randulins

S'il est pourtant une aire géographique de la Suisse qui a été profondément marquée et imprégnée par la «nostalgie épidémique», ce sont bien les régions qui forment aujourd'hui le canton des Grisons. Pour des raisons tout à fait exceptionnelles et qui tiennent à des facteurs tout à la fois historiques, économiques et socio-culturels, le massif omniprésent de la nostalgie ou du *Heimweh* a permis au cours du XIX^e siècle à la poésie lyrique de langue romanche de prendre conscience de son existence et de son identité propre. Aussi, en consacrant un numéro à la mélancolie, la revue *Versants* se devait-elle d'interroger une conjoncture exemplaire et peut-être unique dans laquelle toute la nostalgie vécue par un peuple condamné à l'émigration développe, au carrefour de l'histoire factuelle et de l'histoire des mentalités, les ressources compensatoires d'une créativité exacerbée. Nous remercions ici M. Clau Solèr d'avoir accepté de nous communiquer les réflexions suivantes que notre thème a pu suggérer à un spécialiste de la littérature rhéto-romanche:

Le terme de *mélancolie* est utilisé chez nous d'abord à un niveau linguistique élevé, en général par les érudits. Le peuple va dans la direction du *Heimweh* ou sentiment nostalgique («laschar encrescher»). Dans la littérature romanche, la mélancolie se manifeste souvent comme un thème lié à l'émigration. En Engadine, une forte production littéraire était consacrée au siècle dernier à la nostalgie. Les Engadinois qui travaillaient pendant l'hiver en Italie (et plus tard aussi dans d'autres pays européens) revenaient passer l'été dans leur patrie: ces saisonniers portaient le nom de «randulins» («hirondelles») comme l'indique le *Dicziunari rumantsch ladin-tudais-ch* d'Oscar Peer de 1962:

randulin f Schwalbe, [...] fig. las -s u. ils **randulins** m/pl. Engadiner, die in Italien leben und die Sommerferien im Engadin verbringen.

En Surselva, une région qui ne connaissait pas ces liens avec l'émigration, la mélancolie est devenue plus importante au XX^e siècle avec l'obligation d'abandonner les fermes agricoles et les villages clos et de chercher du travail dans les industries urbaines. Le contexte catholique-rural de la région pouvait créer très vite une dichotomie bon vs mauvais, qui venait assombrir encore le sentiment de la nostalgie. Pour le lyrisme, on peut nommer Gian Fontana (1897-1935) tandis que Toni Halter (1914-1986) a souvent utilisé ce thème, fortement moralisé, dans sa prose et plus spécialement dans ses romans «patriotiques».

Au surplus, M. Clau Solèr a eu l'amabilité de nous signaler encore deux références bibliographiques qui accordent à la «nostalgie mélancolie» un rôle décisif dans la constitution de la littérature rhéto-romanche: il s'agit des deux manuels d'histoire littéraire de Gabriel Mützenberg, *Destin de la langue et de la littérature rhéto-romanes*, Lausanne, L'Age d'Homme, «Poche Suisse» 103, 1974 (réédition 1991) et de Gion Deplazes, *Die Rätoromanen. Ihre Identität in der Literatur*, Disentis, Desertina, 1991. Il ressort de cette lecture que les pages les plus somptueuses et fascinantes de la littérature romanche du XIX^e siècle sont issues des milieux des «randulins» ou émigrés.

Voici d'abord quelques brefs extraits du chapitre intitulé «Le Chant des exilés» que le livre de Mützenberg consacre à la nostalgie:

Ce mal du pays, les Romanches à l'étranger le confessent souvent. Lansel l'a fait avec force. Ne dit-il pas que pour celui qui s'en va l'idée du retour devient la préoccupation majeure, presque la seule pensée? Alfons Tuor (1871-1904), qui ne vit que peu d'années au loin, à Paris et à Londres, trouve des accents d'une insistante douceur pour le chanter dans son poème *Agl emigrant*:

Ti vul la patria bandunar
 ti vul egl jester ir?
 Sut autras steilas, sur la mar
 ventira far flurir?

Tu veux abandonner ta patrie?
 Tu veux partir à l'étranger?
 Mais sous d'autres étoiles et sur les mers
 Ta fortune sera-t-elle plus florissante?

Il en évoque la beauté, la liberté, langue et paysage,
 la douleur de la quitter, l'illusion du retour:

Mo va, ord patria, sur la mar,
 En prighels nunspetgai:
 Ti vul aunc franc in di turnar
 E tuornas forsa mai.

Va loin, très loin sur la mer à courir
 Maint danger qu'on ne sait:
 Aussi certain qu'on soit de revenir,
 On ne revient souvent jamais.

[...] D'autres exilés, chacun à sa manière, célèbrent leur vallée natale et sa langue. Chasper Po (C. H. Asper, 1856-1936), de Sent, le fait d'un crayon pointu, finement observateur, quelquefois ironique:

Mo cur ch'el riva'l patriot
 sper a seis munts natalis,
 il prüm salüd es ün «Verbot»
 tudaisch sün pösts e pals!...

Lorsque revient un patriote
 dans ses montagnes natales,
 le premier salut qui l'accueille est un «Verbot»
 allemand sur les poteaux indicateurs!

Quant à Gian Singer (1829-1903), de Schlarigna, il roule sa bosse d'Italie en France pour revenir en Italie et s'installer, cafetier et pâtissier, à Livourne, puis à Rome. Il publie des poésies mélodieuses et pleines de nostalgie dans le *Fögl d'Engiadina*, puis les rassemble dans un recueil de 1876, *Poesias I*, que le public n'encourage ni ne critique. Un silence tout d'indifférence semble étouffer la voix du poète. Sa lyre a beau prolonger ses notes avec une douceur infinie:

O zarts rösers nell’innonzainta chüna!...
Tendres rosiers dans l’innocent berceau!

aucun écho ne vient lui murmurer qu’il a été
entendu. Alors il renonce. Pourtant, il sait combien
le simple fait d’écrire ce qu’on éprouve au fond de soi
console:

Perchè, o lira mia
Nun t’od eau pü vibrer?

Pourquoi, ô ma lyre,
Ne t’entends-je plus vibrer,
Douce mélodie [...]

Compagne invisible,
Reflets des clartés de l’âme...

Après avoir rappelé les circonstances de l’émigration depuis le XVI^e siècle (à Venise par exemple, 95 confiseries sur un total de 104 se trouvaient être entièrement aux mains de Grisons), Gion Deplazes donne, dans le chapitre «Auswanderung — Heimweh — Rückkehr» (pp. 196-249) du livre précité, de nombreux exemples de cette influence exercée par le thème de la nostalgie sur la production littéraire rhéto-romanche. Nous avons retenu ce sonnet de Gian Fabri Caderas (1867), tiré des *Nouvas Rimas*, 1879, parce qu’il rappelle assez étrangement la poésie des *Regrets* de Du Bellay: la simplicité naïve du village natal n’est-elle pas préférable à la splendeur toute factice du Tibre romain?

L’increschantüna

Che pumpa granda, che magnificenza!
Citted plaschaivla, vasta zuond,
Tribut at portan la vair’art, la scienza;
A te fluresch’il begl da tuot il muond!

Superb il marmel vers il tschel eleva,
Cluchers, baselgias a sdasder stupur;
E tuot que taunt pürmemma nun solleva
il cour, che larma, crida per dolur!

Il firmamaint ais riaintô, pürissem,
Ais transparents sco il pü pür cristal;
O mieu pajais, o mieu pajais cherissem.

Eau crid per te, per te ma chera val!
 Tuot que ch'eau vez stupend magnific quia
 Nun ho confrunt con la chesetta mia!

Nostalgie

Quelle splendeur et quelle magnificence!
 O toi cité de plaisir et de puissance,
 A qui viennent rendre tribut l'art et la vraie science;
 Pour qui le monde entier se montre de biens florissant.

Le marbre s'élève, superbe, vers le ciel;
 Clochers et églises nous rendent muets d'admiration:
 Mais rien de toute cette beauté ne saurait enthousiasmer
 Mon cœur, qui pleure et se lamente de douleur.

Le firmament est riant et radieux,
 Il a la transparence du plus pur cristal;
 O mon pays, ma patrie aimée!

Je pleure à cause de toi, ma chère vallée!
 Tout ce que je vois d'étonnant et de magnifique ici
 N'est rien à côté de ma petite maison. (Trad. O. Pot.)

Et voici pour finir quelques indications lexicographiques.
 On lit dans le *Dicziunari tudais-ch-rumantsch ladin*, de
 Reto R. Bezzola et Rud. O. Tönjachen, Cuera, Publichà da la
 Lia Rumantscha, 1944:

Schwermut f. melanconja, greivezza, scuffort, - üert, abattimaint,
 tristezza; **schwermütig**, melanconic, trist, abattü, -ieu;

Traurig, 1. trist, abattü, -ieu, attristà, -o, contristà, -o, afflict,
 melançonc, sfinj, -ieu; -es Ereignis, trist cas, - evenimaint; -
 machen, attristar, contristar, far gnir-, rënder trist; - werden,
 ş'attristar, dvantar -, gnir trist; *ein -es Ende nehmen*, tour (piglier)
 -, far üna trista fin; 2. (*elend*) mişerabel; **Traurigkeit** f. tristezza, cor-
 doli, afflicziun; (*als krankhafter Zustand*) melanconja.

Heimweh n. increschantüm f., -üna; Heimweh haben, as laschar
 increscher.

Et dans le *Vocabulari Romontsch, deutsch-surselvisch*, de
 Ramun Vieli et Alexi Decurtins, Cuera, Ligia Romantscha,
 1975:

Schwermut f., malacunoa.

Heimweh n., encarschadetgna f.; *Heimweh haben*, schar encrescher.

Traurig adj., trest, cuntristau; (*schwermütig*) melanconic; (*niedergeschlagen*) consterniu, murtirau.

Traurigkeit f., tristezia f., afflicziun f.; melanconia f.; passadetgna f.; consternaziun f.

Olivier Pot
Université de Genève
Clau Solèr
Université de Genève